

doute nous heurtons-nous à plus d'un entourage, nous accrochons-nous à plus d'une couronne, trébuchons-nous sur plus d'une tombe, mais nous arrivons à la brèche de la palissade que nous avons eu soin de réparer, et nous nous retrouvons dans la rue toujours endormie, où rien ne bouge. L'heure du train approche. nous regagnons la gare.

Dans le compartiment de seconde classe où le hasard, plus que notre choix, nous a conduits, nous tombons sur deux officiers occupant les deux coins voisins du couloir. Nous ne pouvions redouter plus fâcheuse rencontre. Faire demi-tour nous est néanmoins interdit. Ce serait de la dernière imprudence. Nous y sommes, nous devons y rester. En passant devant nos indésirables compagnons de route, nous lançons un *Guten Abend!* des plus polis. Ils répondent par un petit salut de tête.

Nous attendons maintenant, dans les deux autres coins, le signal du départ.

Les quatre ou cinq minutes que nous avons à passer là ne finiront jamais, nous semble-t-il. Quiconque se trouve en notre cas a la constante et pénible impression qu'un policier le suit à la piste et qu'il flaire en lui l'évadé. A Brunswick encore, cet angoissant effet se produisit pour nous. Un individu qui arpentait le quai sans jamais s'éloigner beaucoup de notre portière, qu'il paraissait regarder avec une certaine insistance, peut se vanter de nous avoir fait passer un mauvais moment...

Enfin, dans un démarrage tranquille, sans cris ni sifflets, on s'en va. La nuit se passe bien, au matin, nous sommes à Cologne.

Honteux de ma casquette, j'achète un chapeau. Puis nous nous promenons comme des désœuvrés. Mais, dans ces rues trop animées pour que nous n'y passions pas inaperçus, la peur du mouchard, malgré tout, nous talonne.

L'emploi le plus rassurant que nous trouvions de notre matinée est d'aller la passer au Dôme. On ne viendra pas, selon toute apparence, nous chercher en un tel endroit. Nous y entendons trois Messes, coup sur coup.

A un moment donné, mon ami me pousse le coude. Il me signale du regard deux autres civils, déjà remarqués à la Messe précédente, et qui nous ont tout l'air de vouloir assister, comme nous, à la suivante. Après les avoir

observés à la dérobée un assez long moment, nous nous tranquillisons. Ce sont sans doute des gens très pieux, à moins qu'ils n'aient, eux aussi, leurs raisons de chercher dans la cathédrale un refuge contre de mauvaises rencontres.

La prudence nous ordonne de ne pas nous aventurer dans un restaurant. Pour tout déjeuner, nous croquons, sans pain, du chocolat, que nous arrosons de deux chopes de bière dans un bar. Nous achetons ensuite la lampe électrique dont nous aurons à faire usage dans nos pérégrinations nocturnes. Après quoi, nous demandons à l'ombre d'une salle de cinéma la sécurité relative, que le matin nous avions trouvée sous les hautes et froides voûtes du Dôme.

Au soir tombant, nous prenons un train ouvrier pour Aix-la-Chapelle. Il est bondé. Les stations intermédiaires étant aussi nombreuses que dans la petite banlieue de Paris, les arrêts sont des plus fréquents. A l'approche de l'un d'eux, une de nos voisines de compartiment s'exclame tout à coup :

— Bon ! voilà encore les gendarmes qui gardent toutes les sorties de la gare !... Qu'est-ce que ça veut dire ?...

La première idée qui nous vient est que nous sommes signalés et que ces gendarmes sont mobilisés à notre intention. Par une coïncidence que nous jugeons heureuse, le train ralentit. Le signal d'arrêt est rabattu. Je murmure à Garros :

— Profitons de l'occasion...

J'ouvre la portière. Un soldat allemand en voyage est debout à côté. Il me dit :

— Qu'est-ce que vous faites donc ?

Je lui riposte :

— Ne t'occupe pas de ça... Nous avons déjà plus d'une heure de retard, et ne voulons pas rater notre tramway de correspondance.

Pendant que je parlais, Garros a sauté du train marchant à petite allure. Je le suis. Le soldat referme derrière moi la portière.

Nous sommes dans la campagne, le long d'un remblai de chemin de fer. Ne connaissant pas au juste la direction d'Aix, nous nous disons :

— Mettons le cap au Nord-Ouest.

Et nous marchons ainsi jusqu'à ce que nous atteignons un point où des maisons, d'abord largement espacées, finissent par se grouper en agglomérations successives assez denses. Évi-